HAL
open science

Isabelle Cambourakis, éditrice féministe : publier des textes au “ pouvoir de mobilisation ”

Lucile Ruault

To cite this version:

Lucile Ruault. Isabelle Cambourakis, éditrice féministe : publier des textes au “ pouvoir de mobilisation ”. 2022. hal-03884020

HAL Id: hal-03884020
https://hal.science/hal-03884020

Submitted on 4 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Isabelle Cambourakis, éditrice féministe
Publier des textes au « pouvoir de mobilisation »
Entretien réalisé par Lucile Ruault

En créant en 2015 la collection « Sorcières » au sein de la maison d'édition Cambourakis[1], Isabelle Cambourakis a ouvert un nouveau paysage éditorial, à la fois féministe, intersectionnel et anticapitaliste. Un paysage bariolé, désormais incontournable pour les féministes en ce qu'il donne accès à des fondamentaux de la littérature anglophone, concernant aussi bien le mouvement de santé des femmes (les textes de Barbara Ehrenreich et Deirdre English, dont le célèbre Sorcières, sages-femmes & infirmières*) que des récits des luttes écoféministes (comme les écrits de Starhawk) et le Black Feminism (la pensée de bell hooks). Le catalogue de la collection couvre aujourd'hui une grande diversité de positions théoriques et d'objets : le contrôle social de la maternité, les violences policières et sexuelles, des approches féministes décoloniales, des réflexions queer, de la poésie féministe, les essais de la lesbienne radicale Dorothy Allison, un guide pratique du féminisme divinatoire, des entretiens avec la sociologue et militante turque Pinar Selek, des romans et de la science-fiction. De cette ébouriffante association de textes, il ressort une volonté très nette de mettre en avant des thématiques qui ont historiquement été marginalisées dans l'univers féministe en France. Mais aussi, comme Isabelle Cambourakis le raconte dans cet entretien, le souhait de nourrir les perspectives utopiques des luttes en cours et à venir, et donc de diffuser « des textes qui font bouger les choses ».*
Isabelle Cambourakis n'est pas seulement directrice éditoriale, elle a été libraire, elle est désormais institutrice, syndicaliste, militante écolo et féministe. Passant allègrement les frontières sociales, elle peut un jour animer un séminaire de recherche à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), le lendemain pratiquer « l'école du dehors » avec sa classe, et finir la semaine dans une manifestation écoféministe contre un centre d'enfouissement des déchets nucléaires. En tant que chercheuse, les formes contestataires et les corpus théoriques des années 1970 sont une source d'inspiration : elle a consacré ses mémoires de recherche aux relations entre mouvements féministes et écologistes en France dans les années 68, puis aux transformations des pratiques de travaux d'aiguille des années 1950 aux années 1980. Je souhaitais revenir avec elle sur la manière dont elle articule au quotidien cette multiplicité d'activités, qui s'ajoutent à celles de la vie domestique, celles en somme d'une « sorcière comme les autres ». Une façon d'explorer ce que peut signifier le « devenir sorcière au travail », à rebours d'un symbole quelque peu galvaudé dans les espaces féministes depuis quelques années.

Lucile Ruault : Est-ce qu'on peut revenir sur l'avant « Sorcières », pour retracer ta trajectoire ?

Isabelle Cambourakis : « L'avant Sorcières », tu veux dire les quarante ans avant ?! (rires) Alors, le féminisme n'est pas quelque chose que j'aurais rencontré à l'intérieur d'un milieu familial, c'est même plutôt l'inverse, on va dire, car je n'ai pas été élevée dans une famille militante. En fait, j'ai pris conscience de quelque chose qui pouvait s'appeler le féminisme assez tardivement. Mon premier souvenir, c'est ma prof de philo qui, à la fin des années 1980, insistait beaucoup sur le fait que ce qu'on croyait être des acquis sûrs étaient souvent issus des luttes des années 1970.
Ensuite, je pense que ma venue au féminisme s'est faite de manière expérientielle, notamment dans le vécu professionnel. Je suis devenue libraire après mes études, dans un quartier de Paris extrêmement sélectif, à la librairie Delamain, au Palais Royal. Ma clientèle c'était le Théâtre français en face, le ministère de la Culture, le Conseil d'État, le Conseil constitutionnel, le Louvre. C'est au contact de cette clientèle haut de gamme que j'ai réalisé que je pouvais passer pour quelqu'un de féministe. Auprès de vieux types du Conseil d'État, qui avaient un rapport très paternaliste ou méprisant vis-à-vis de moi – des rapports de pouvoir assez importants. L'anecdote représentative de ces années-là, c'est un client qui ne croyait pas ce que je lui disais : « Vous avez reçu ce livre ? »,

[1] Les titres de la collection sont consultables ici : https://www.cambourakis.com/livres/sorcieres/.

demande-t-il ; je lui dis non, il va le vérifier auprès d'un de mes collègues, homme, âgé. Ça m'a mise dans une rage folle, donc je suis allée le voir : « C'est parce que je suis une femme que vous ne me croyez pas ? » On s'est engueulé fortement sur le trottoir et il m'a traitée de féministe : « Mais vous n'êtes vraiment qu'une féministe ! ». À ce moment-là, je me suis dit : « Ah ben peut-être ? D'accord, je suis une féministe ». Je réagissais ainsi au sexisme rencontré dans mon milieu professionnel, mais en fait, ce n'était adossé à aucune réflexion particulière, ni lecture. C'est plus tard, au croisement de plusieurs types d'expériences, que j'ai commencé à dire que j'étais féministe, et du coup à lire des ouvrages.
Dans une deuxième partie de ma vie, quand je suis devenue enseignante, porter la question féministe à l'intérieur même du syndicat s'est révélé très important pour moi. J'ai expérimenté le fait qu'y compris dans un syndicat d'extrême gauche qui se revendiquait féministe depuis longtemps, la réalité était bien différente. Donc en fait, le féminisme est arrivé tardivement, souvent dans la confrontation avec les personnes avec qui je travaillais, qui me renvoyaient le féminisme plutôt comme une insulte ou comme le trait de caractère de celle qui ne supporte rien, qui crie tout le temps, enfin l'hystérique de service. Parce que j'ai toujours été quelqu'un d'assez rebelle à tout, très grande gueule, à m'opposer systématiquement.
Ensuite, pour en venir à la création de la collection « Sorcières », tout s'est précipité. C'est un croisement de circonstances. Je viens à l'époque de me séparer du père de mes enfants, je les ai en garde alternée, ce qui me permet d'avoir des moments à moi. C'est le moment aussi où je rentre dans le militantisme, le syndicalisme, etc., grâce à cette possibilité biographique, tout d'un coup, d'avoir du temps libéré. Je commence aussi un peu plus sérieusement à reprendre mes recherches en histoire. J'avais fait une maîtrise en histoire médiévale, mais j'avais envie de me plonger dans l'histoire des luttes contemporaines. Je me suis mise à faire de la recherche « en sauvage » sur les années 70 et c'est là que j'ai rencontré l'histoire des féminismes. Donc la création de la collection arrive à un moment charnière de ma vie, où je peux enfin creuser des thématiques qui m'intéressaient depuis un moment. Il faut donc souligner le rôle central de la maternité dans ma trajectoire militante, de ce qu'elle ouvre et ferme en termes de temporalités, de possibilités.

À quel moment as-tu commencé à te plonger dans la littérature féministe ?

J'ai été libraire pendant dix ans à un moment où il n'y avait pas de rayon féministe dans les librairies. Je raconte assez souvent cette histoire, parce qu'elle est symptomatique : quand Guillaume Dustan crée en 1999 la collection « Rayon gay », qui se transforme en « Le Rayon » – où sont publiés *Les Monologues du vagin* et *Peau* de Dorothy Allison, d'abord des textes lesbiens, puis plein de textes gays aussi –, j'ai un souvenir de quelque chose de complètement incongru dans le paysage de la librairie, d'une collection inclassable. La librairie où je travaillais avait beau être assez traditionnelle, je pense que l'organisation était représentative de ce qui existait dans les autres librairies : il n'y avait pas de rayons transversaux, ce n'était pas imaginable de sortir les auteurs gays de la littérature pour faire un rayonnage gay où mettre des essais, des romans, etc. Mais grâce à la librairie j'ai quand même lu beaucoup de textes, par exemple pas mal de Nancy Huston, parce que c'était dans la littérature qu'on pouvait trouver des textes qui avaient une fibre féministe. Sans que je n'aie du tout conscience à l'époque ni des courants ni des parcours ; pour moi, Nancy Huston c'était une écrivaine à succès, publiée chez Actes Sud, mais je n'étais pas capable de la resituer au-delà. C'est en étant libraire que j'ai découvert des ovnis comme *Rêver l'obscur* – qui ne s'appelait pas ainsi à ce moment-là – de Starhawk[2], un des textes politiques qui m'a marquée. Donc en fait je suis entrée en féminisme par une porte très particulière. Les années 1990, c'est aussi un peu ce trou, où si tu n'es pas lesbienne et si tu ne viens pas du militantisme, eh ben ce n'est pas évident de rencontrer une parole féministe. Les éditions Des femmes publiaient des textes, mais ils n'étaient pas très visibles. Les éditions iXe n'existaient pas encore. Il y avait déjà « la Bibliothèque du féminisme » chez l'Harmattan, mais ces textes étaient peu diffusés en librairie. J'avais alors entre 20 et 30 ans et je partais de loin : mes études

[2] Cette écrivaine californienne née en 1951, qui milite depuis les années 1970 dans les mouvements altermondialistes, antinucléaires et prône l'action directe non violente, est l'une des grandes voix de l'écoféminisme.

d'histoire médiévale étaient à des années-lumière de la théorie féministe, et les années 1990 c'était le creux de vague… Durant mes études, je n'ai jamais entendu une seule parole féministe, même à Nanterre.

Et tu avais de l'intérêt en parallèle pour l'écologie ?

Mon intérêt pour l'écologie, il est arrivé assez rapidement. Mais pareil, en tâtonnant. J'ai été élevée dans une famille où il y avait une conscience écologique, plutôt de droite. Sans que ce soit un énorme bagage, j'ai quand même eu une éducation où on faisait attention à la « nature », entre guillemets. En tout cas assez vite, j'ai eu envie de me mobiliser pour les questions d'écologie. Mais comme je ne viens pas d'un milieu militant – le mien le voyait même très négativement –, j'ai mis beaucoup de temps à oser franchir le pas. Sans compter qu'il n'y avait pas de syndicalisme dans mon secteur, la librairie. Pourtant, c'est le moment de l'altermondialisme, il y a comme un bruit de fond, notamment pour moi grâce aux écrits de Starhawk. Et c'est aussi la période de ma vie où, avant les enfants, je voyage régulièrement en Afrique, j'y vis des relations très fortes avec les femmes rencontrées qui m'ont permis de m'interroger sur l'hégémonie occidentale et ont remis profondément en cause l'universalisme tel que véhiculé en France. J'ai donc une sorte de conscience d'une grande diversité des situations et un intérêt fort pour les Suds, on va dire. Alors l'écologie, ça m'intéresse, mais je ne sais pas par quel bout la prendre. Finalement, je suis entrée dans un parcours écologiste au moment où j'ai eu des enfants. À ce niveau-là mon parcours est très classique. Il croise la période où se créent les premières AMAP [Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne], dans lesquelles je m'inscris. C'est vraiment par le quotidien, du coup, que je me suis politisée. Par la question de la nourriture : le végétarisme qui est arrivé petit à petit, la production de la nourriture, le côté locavore, etc. Mais aussi parce que j'y étais sensibilisée avec mes enfants, clairement, et que je suis passée à quelque chose de concret. La bascule dans mon engagement, c'est l'arrivée de Sarkozy au pouvoir d'un côté et, de l'autre, l'émergence d'un réseau amical et relationnel autour de l'AMAP à Paris. En l'espace de deux-trois ans, on s'est collectivement politisé, de manière complètement folle et excitante. C'est par ces expériences-là que j'ai commencé à fréquenter les milieux écolos en France. Pas du tout les milieux partisans, mais les expériences alternatives, avec les camps d'été autogérés. Cela correspond aussi à une demande de ma part, c'est-à-dire que j'ai besoin d'avoir des espaces où amener mes enfants l'été, pour m'aider dans le travail éducatif et pouvoir me reposer sur un réseau. C'est un moment où je me retrouve famille monoparentale, avec de très petits moyens, d'où le besoin de m'insérer dans les collectifs existants, de profiter un peu des dispositifs, comme ces camps autogérés qui ont été pour moi des moments d'accélération intense, de prise de conscience et de partage.

À ce moment-là, tu es déjà institutrice ?

Oui, je suis déjà instit. Et je me suis syndiquée et mise immédiatement à militer dans le syndicat. Entre mon premier et mon deuxième enfant, quelque part il y a l'AMAP, le changement de métier, le début du passage au véganisme… Donc il y a six ans en tout, peut-être, entre la naissance du premier et mon installation toute seule. Voilà, ça fait six ans de transformation profonde de tout. C'est une politisation rapide et intense.

C'est une bifurcation au niveau professionnel, domestique et politique.

C'est ça. Après le moment où je décide de changer de métier, tout va très vite. Et puis il y a un effet d'entraînement extrêmement fort.

Est-ce que ce sont les germes de la collection féministe que tu vas créer ? Est-ce avec toutes les lectures que tu as faites, à la fois côté années 1970 et côté féminisme, que tout doucement naît ce projet ?

En réalité, ce projet est né d'une proposition de mon frère. Ce n'est pas quelque chose que je sens grandir en moi et que je vais porter. D'abord je travaille, je fais mes recherches sur les expériences communautaires des années 70, mais c'était pour moi, un questionnement personnel. Et un jour mon frère suggère de créer une collection de sciences humaines. Entre le moment où il me le propose et la sortie des premiers livres, soit un an et demi, je vais affiner ce que je veux réellement éditer. Au début, je pense naïvement qu'il est tout à fait possible de m'occuper de deux collections : une collection sur les expériences alternatives, notamment pour rééditer des textes des années 70, et une collection féministe. Donc j'ai commencé à prospecter dans ces deux champs, puis j'ai compris que sur tout ce qui était expériences communautaires, alternatives en général, c'était difficile de trouver une ligne à l'intérieur d'un milieu éditorial où existent déjà plein de collections. C'était plus simple sur le féminisme, parce qu'il n'y avait quasiment pas de collections féministes au début des années 2010, tout paraissait possible. Les choses se précipitent : je creuse cette idée, je porte ces questions dans le syndicat, je lis des textes sur le féminisme. L'opportunité de la collection me plonge dans la lecture et le besoin de préciser ce que j'entends par féminisme, ce que j'aimerais éditer. La collection a en fait été l'outil même de ma recherche, pour réfléchir, elle fait partie du processus de politisation féministe. C'est en essayant de penser la collection que j'ai cherché tous azimuts et découvert, en gros, que je ne savais pas grand-chose. Du moins, je n'avais presque pas de connaissances en théories du féminisme et je n'avais pas lu de textes universitaires depuis à peu près vingt ans. Comme j'ai une approche plutôt littéraire, ou artistique, c'est par ce biais-là que je suis entrée dans le domaine.

Pour revenir sur le nom de la collection, « Sorcières », c'était un pari par rapport à tout ce que véhicule la figure de la sorcière, sur les plantes, le rapport à la nature, le néopaganisme, les rituels ésotériques, qui inspirent de l'ambivalence en France. Au-delà d'un titre qui marque les esprits, qu'est-ce que tu avais à cœur de transmettre en te lançant avec ce nom ?

Déjà, j'ai mis un an et demi à me demander quel pourrait être le titre de la collection. « Sorcières » m'est venu rapidement, comme ça, en même temps que toutes les voix intérieures disaient « n'importe quoi ! tu peux pas faire ça, c'est pas possible ». En tout cas, je n'arrive pas avec un appareil théorique très clair, donc je ne pense pas à une collection qui s'inscrive dans une filiation particulière… Je n'ai pas trop de boussole par rapport à ça, si ce n'est que je n'ai pas du tout envie de positionner la collection dans un espace féministe spécifique. Tout à l'heure je disais être entrée dans le féminisme par une voie intellectuelle un peu originale, mais si je découvre Starhawk, c'est par la bande – la bande belge en l'occurrence, grâce à l'approche d'Isabelle Stengers. *La Sorcellerie capitaliste*, c'est un texte de Stengers important dans ma politisation, et quelque part je veux reprendre un peu son idée d'habiter quelque chose d'inconfortable. C'est-à-dire que quand elle présente Starhawk, qu'elle fait ce travail de traduction de cette pensée étatsunienne enracinée dans la spiritualité *versus* la France universaliste, etc., elle dit que se revendiquer sorcière néo-païenne et promouvoir des rituels, « bien sûr, ça paraît ridicule », mais avoir le courage d'habiter ce ridicule, c'est oser habiter cet espace extrêmement critique en France à cause de la pensée universaliste. Du coup, un peu spontanément, il s'agit pour moi de reprendre « sorcières » dans cette généalogie stengersienne. Parce qu'au moment où j'y pense, on n'est pas du tout dans cette mode des sorcières, donc l'idée c'est un peu « si tu fais une collection féministe, eh ben vas-y franco ! » Alors qu'est-ce que veut dire faire une collection féministe ? Pas seulement publier des textes féministes, mais se positionner à un endroit où ça fait ricaner. Qui moi m'intéresse, pour la mise en critique de l'universalisme, de cette position française, cette supériorité et cette façon de voir son rôle dans le monde, que je ne supporte pas : « sorcières, le côté néo-païen, ça va pas vous plaire, eh bien allons-y ! ». Donc ça c'est l'élan, on va dire.
Après, si j'ai finalement retenu le terme de sorcières, c'est parce que je me suis sentie autorisée à le faire. Dans certains milieux, littéraires et artistiques, il y avait déjà un renouveau autour de la figure de la sorcière – même s'il n'était pas *mainstream* comme aujourd'hui. Deux expositions sur la figure de la sorcière dans l'art contemporain précèdent la collection, élaborées par Anna Colin, à Montreuil et en Bretagne. Le geste d'Anna, c'est d'aller rechercher des œuvres créées par les féministes

étatsuniennes des années 1970-80, donc ça me parle. Là je tombe sur tout un tas de matériaux féministes, c'est hyper excitant. De même, le travail de l'écrivaine Chloé Delaume, qui a déjà écrit là-dessus en parallèle du travail de Camille Ducellier – qui elle s'y intéresse en tant que plasticienne –, croise les questions queer et les questions spirituelles, d'ésotérisme. Dans ces espaces littéraires et artistiques, souvent les personnes se sentent beaucoup plus libres que dans les espaces militants ou universitaires de se saisir de matériaux pour les transformer. La collection peut alors entrer en résonance avec ces travaux très réjouissants, en tout cas elle est partie prenante d'un intérêt pour une relecture de la figure de la sorcière qui est déjà présent au moment de sa création.
Enfin, le mot « sorcière » est le mot qui restait le plus… qui passait. Parce qu'il est populaire, il a quelque chose de la culture pop, ce qui m'intéressait aussi car je ne voulais pas faire une collection d'avant-garde. Bien sûr, c'est faux de dire qu'elle peut s'adresser à toutes et tous, parce qu'elle est une collection militante, mais je n'avais pas envie d'une reprise qui soit trop référencée et ne parle qu'aux personnes ayant les codes pour comprendre, comme avec « les pétroleuses »[3]. « Sorcières », c'était quelque chose qui parlait à toutes – et tous aussi peut-être, mais ça m'intéresse moins. En tout cas, c'est un mot qui reste actif, qui produit, parce qu'il a une histoire. C'est un mot très très très chargé. Il me permettait aussi de me demander : que peut signifier publier des textes *sorcières*, en sciences humaines ? Des textes qui auraient un pouvoir de mobilisation. Ce n'est pas forcément simple à définir, il n'y a pas de critères qu'il faut cocher. La collection passe donc beaucoup par mes choix personnels de textes qui agissent profondément… Les textes *sorcières*, c'était cette idée de textes qui vont faire bouger des choses. En prenant finalement le côté magique de manière politique, c'est-à-dire que la magie est une façon de transformer un état en un autre, et de transformer une société dont on ne veut pas en une autre société… Bien sûr, tous les textes de la collection n'ont pas forcément cet objectif, mais c'est l'idée générale.
Et puis cela supposait de l'appliquer d'emblée dans la langue, ce qui n'était pas encore dans l'air du temps : tordre la langue, soit appliquer l'écriture inclusive, qu'on n'appelait pas forcément inclusive vers 2014. Assumer cette posture voulait dire que la collection allait être féministe aussi dans la façon d'éditer. Mais jusqu'où ? Qu'est-ce que ça implique ? Imposer l'écriture inclusive dès le départ aux lectrices, aux lecteurs, alors même que l'idée était d'être populaire, c'était une manière *sorcière* de penser la collection dans son ensemble, de transformer la langue patriarcale en autre chose, de faire imploser la langue. Évidemment, je pratiquais l'écriture inclusive dans le syndicalisme, c'était un objet de débats y compris à Sud. Je trouvais hyper intéressant de déplacer ces pratiques militantes vers un milieu où ce n'est pas du tout l'usage, comme le milieu éditorial.
Après, c'est une question de ligne. Dès le début, il était évidemment exclu de ne publier que des textes sur les sorcières, je voulais des textes extrêmement diversifiés, sur des thématiques pas forcément traitées en France. Je voulais faire croiser des voix, avoir une vision plus panoptique, encore une fois contre la tradition universaliste française, y compris féministe qui, repliée sur une certaine histoire du féminisme en France, peut avoir du mal à intégrer d'autres regards, d'autres thématiques, etc. L'idée, c'était d'ouvrir : surtout ne pas rester enfermées dans une histoire de sorcières blanches occidentales, qui aurait pu être de l'ordre du folklore.

La façon de « devenir sorcière », pour reprendre tes termes, dans le processus éditorial, dans la manière de travailler, comment a-t-elle évolué avec le temps ?

Dans le champ éditorial, la collection est un peu singulière, parce qu'elle est mi-figue mi-raisin. La maison d'édition Cambourakis est *mainstream*, on va dire, car aujourd'hui Actes Sud y a des parts ; elle s'appuie donc sur un système de diffusion-distribution très classique. Ensuite, c'est une maison avec des salarié·e·s, et non une maison d'édition indépendante qui ne reposerait que sur du travail bénévole à côté du travail pour vivre. Elle a la particularité d'être une maison généraliste de petite taille.

[3] Appellation donnée aux femmes ayant pris part aux combats pendant la Commune de Paris en 1871, accusées d'avoir été des incendiaires ; elle est reprise dans les années 1970 par le courant lutte de classes du MLF en France.

Et moi, à l'intérieur de ça, je suis à part. Jusqu'à très récemment, j'étais complètement bénévole. Au bout de six ans, j'ai signé un contrat de directrice de collection… Mais j'y travaillais bénévolement, une position que j'avais acceptée dès le début. Mon compagnon aussi, car on travaille tous les deux sur la collection, de notre côté. C'est-à-dire qu'on bénéficie de tout l'appareillage professionnel de la maison d'édition – les corrections, la communication, etc. –, mais le travail éditorial proprement dit est satellite. Et cela différencie malgré tout la collection de nombreux secteurs éditoriaux qui sont soit complètement professionnalisés, soit dans l'édition indépendante critique selon des modèles économiques différents. Avec cette façon de faire très hybride, l'idée d'appliquer le devenir sorcière au travail est quand même là depuis le début. Cela dit, que peut vouloir dire travailler de manière horizontale, avoir un positionnement le plus féministe possible dans les relations de travail, avec les auteurs, les autrices en général ? On essaye de prendre en compte les rapports de pouvoir, de visibiliser tout le processus éditorial, d'être le plus clair possible avec les personnes avec qui on travaille. Ce n'est pas évident, mais l'objectif est de tenir ça tout au long du processus autour du bouquin. Moi je sers de courroie de transmission entre un milieu éditorial qui ne fonctionne pas de cette façon, y compris au niveau des droits, et les personnes avec qui je travaille. Pour le coup, c'est habiter l'inconfortable.

Cela nous mène à ton cumul de casquettes : concrètement, tu fais comment pour articuler ce gros travail éditorial, avec ton travail professionnel, militant, mais aussi domestique ? Il y a forcément une résonance entre tout ça, non ?

Sur l'articulation, j'ai l'impression qu'on est toutes plus ou moins amenées à vivre des vies où on mène de front plusieurs types d'activités. On est très nombreuses à avoir de multiples casquettes et ce n'est pas sans poser problème, je ne sais pas comment on fait, nous toutes, pour réussir à les articuler. Que se passerait-il si on arrêtait toutes de vivre de manière aussi intense ? On articule des domaines d'existence qui sont tous devenus intensifs : parentalité, travail, etc., alors je ne suis pas hyper fière de réussir à le faire, je me dis que je devrais moins le faire. Ou je devrais dire que ce n'est pas possible. En tout cas, j'arrive à articuler je ne sais comment. C'est au prix, certainement… je ne sais pas à quel prix. Parce que j'ai adapté mon mode de vie, j'en ai aussi envie, donc évidemment ce n'est pas que de l'oppression. C'est toute la question : le lien bénéfice-coût est toujours compliqué.
En tout cas, ça s'articule. Je peux te dire quand même, pour être dans une forme de visibilité des agencements domestiques, que ça fonctionne uniquement parce que je ne m'occupe pas d'une partie du travail domestique. C'est mon compagnon qui s'en charge. En gros je ne m'occupe pas des courses et de la bouffe. Par contre, j'ai tout le travail éducatif, qui est quand même énorme. Bref, c'est la petite cuisine interne. Mais la petite cuisine interne, c'est ce qui permet aux personnes de travailler. Donc en fait, j'arrive à articuler parce qu'on travaille à deux, parce qu'il y a une répartition de tout le travail, qu'il soit domestique, éducatif ou intellectuel, au sein d'une sorte de cellule qui a trouvé son rythme. Si j'étais seule, je n'y arriverais pas. En fin de compte, je pense que c'est une question fondamentale.
La transversalité est une autre réponse à ta question. Le militantisme, ce que je peux faire à l'école, la production éditoriale, éventuellement la recherche, etc., sont traversés par les mêmes thématiques. Ça fonctionne par vases communicants. Par ailleurs, il y a une recherche militante d'une cohérence forte – là c'est l'ancrage écolo qui parle –, qui va de la théorie aux gestes quotidiens, qui englobe toutes les modalités du vivre, surtout le côté quotidien et domestique. Je pense que ce qui fait tenir, c'est la vision d'ensemble. C'est-à-dire que je sais que ça a du sens, il n'y a pas de conflit entre une vision et une autre, c'est assez fluide et la circulation d'idées permet un gain de temps. De toute façon, à un moment donné, ce sont des choix de vie militante, où l'engagement touche tous tes domaines de vie. Là encore ce n'est pas spécialement original, surtout dans cette période où les engagements sur le quotidien sont très importants. En plus, comme on est toutes et tous ramenés sur nos espaces domestiques en ce moment…

Dirais-tu que la transversalité inclut ton boulot d'institutrice ?

C'est ce que j'essaye, de plus en plus… J'ai besoin de cohérence, sinon ça risque de foutre en l'air toute la petite machine de guerre… Clairement, l'école, je déteste pas du tout y aller, mais si je reste enseignante, c'est pour ramener des sous et pouvoir me permettre tout le reste, quelque part. Car j'ai énormément d'autres choses à faire. Pour que ce soit soutenable, il faut qu'il se passe à l'école des choses en résonance avec le reste. Attention, c'est pas du tout une recherche de la perfection, d'ailleurs réussir à tenir, c'est accepter que tout n'est pas parfait. Mon mantra c'est : « À l'impossible, nul n'est tenu ». Je sais que c'est une forme de bricolage, dans tous les espaces – éducatif, scolaire, même éditorial, etc. Mais dans ces vies trop intensives, il faut arriver à garder un minimum de plaisir pour que ça reste vivable. Du coup le plaisir passe par la cohérence. Pour moi, ça va être plus sur les questions écologiques que sur les modèles antisexistes (même si j'essaye de mettre en place des choses). Ma réflexion part de cette question : qu'est-ce que signifie d'enseigner à des enfants dans le monde tel qu'il est, dans ce contexte complètement fou ? Qu'est-ce qu'on donne aux enfants comme ressources qui vont avoir du sens dans un contexte de catastrophe ? Ce sont des questions de pédagogie très larges. Je m'inscris dans une façon de penser, un peu comme il y a de la chirurgie d'urgence, je fais de la pédagogie d'urgence. En tout cas, moi j'ai envie d'essayer.

J'aimerais bien revenir sur les problématiques que soulève l'« Androcène », dont traite le précédent numéro de *NQF*, pour t'entendre sur les liens et les non-liens entre mouvements écologiste et féministe. Tu as consacré un mémoire à la question…

Je travaillais alors sur les expériences communautaires, puis j'ai eu un congé formation. Quand tu as plus de 40 ans, te remettre à faire des études… j'ai mis cinq ans avant d'obtenir ce congé, qui m'a permis de faire un break par rapport à l'école et de reprendre un master. Ma collection était lancée, donc j'avais en tête que j'allais avoir du boulot et que, comme mes enfants n'étaient pas encore très grands, il n'était pas possible que j'aille faire du terrain je ne sais où en France. Il fallait qu'en l'espace d'un an, je puisse avoir sur Paris suffisamment d'archives pour creuser une thématique. Du coup, ça ne pouvait pas être des expériences communautaires, pour lesquelles il faut aller faire des entretiens sur le terrain – en l'occurrence dans les Cévennes, où j'avais des pistes. Et c'était le moment où, en travaillant avec Émilie Hache sur la préface à la réédition de *Rêver l'obscur* de Starhawk, je découvrais l'écoféminisme anglo-saxon par le travail de la sociologue belge Benedikte Zitouni, qui fait exister des mobilisations. J'avais déjà lu beaucoup de choses sur les années 1970, sur les luttes écolos, les luttes féministes, etc., mais là, je découvre des mobilisations auxquelles ont participé des milliers de personnes dans la première partie des années 1980 aux États-Unis et en Angleterre. En retour, je m'interroge sur leur inexistence en France à peu près à la même période. Je pars alors de l'intuition qu'il n'y a pas eu quelque chose d'équivalent, afin d'essayer de comprendre la difficulté des Français en général, des féministes françaises en particulier, à se mobiliser à partir de l'écologie. Ma question initiale se transforme : elle n'est plus tant « pourquoi ça n'a pas existé ? », mais « qu'est-ce qui a existé ? qu'est-ce qui est visible ? », avec quel matériau je peux trouver (ou non) des liens entre les mouvements écologistes et féministes. Il s'agit d'étudier les liens entre le féminisme et l'écologie en faisant une lecture croisée d'un corpus de presses militantes de l'époque, de chercher une articulation des revendications, ou plus simplement des trajectoires – parce que j'ai une approche socio-historique – pour voir quelles actrices avaient été sur les deux espaces. À travers le prisme de la presse, j'ai quand même trouvé beaucoup de choses. Évidemment, je n'ai rien trouvé de comparable en termes d'actions à Greeham Common – ce camp d'opposition aux armes nucléaires dans le mouvement pacifique du début des années 1980, un mouvement d'ampleur internationale, extrêmement important en nombre. Mais il y a des liens, même ténus, observés à l'échelle de la presse militante. Ce mémoire n'avait pas la prétention de prendre en compte toutes les luttes écolos ou féministes à l'échelle des territoires. Ce serait passionnant, il y a plein de choses à faire sur comment, par exemple en Bretagne, des féministes ont réussi à articuler leur lutte à celle contre le nucléaire

autour de Plogoff[4]. Quel a été le rôle des militantes féministes qui étaient plutôt dans les villes, à Rennes et à Nantes ? Mais mon échelle était parisienne, c'était la presse, donc les personnes qui écrivaient et avaient une réflexion plus ou moins théorique dans des sortes d'organes militants très importants, comme *La Gueule ouverte*[5] du côté des écolos, où j'ai trouvé beaucoup de choses. Cela reste peu visible à l'échelle nationale, il faut mettre des lunettes très locales pour les observer ; mais j'ai pu retrouver des groupes femmes dans les milieux écologistes émergents – avec par exemple un groupe femmes aux Amis de la Terre. Donc la politisation féministe de certaines militantes écolos existe bien. Notamment, dans la deuxième partie des années 1970, les enjeux du nucléaire civil sont réinvestis et plein de militantes féministes rejoignent cette lutte, pas forcément avec leur casquette féministe ou en essayant d'articuler ce que serait une position féministe sur le nucléaire, c'est juste une forme de continuité de l'engagement. Il faudrait aussi voir ce qu'il se passe du côté de l'Alsace, où il y a plein d'autres réseaux, autour de figures plus en lien avec l'écoféminisme allemand, pas encore très étudiées.
Mes conclusions, c'est qu'entre les mouvements écologiste et féministe, des personnes ont joué le rôle de passeuses. Par exemple, Isabelle Cabu apporte les questions féministes dans *La Gueule ouverte*. Alors même qu'elle est considérée par le milieu féministe parisien comme une traître à la cause, c'est elle qui qui va prendre au sérieux ces questions, avec une terminologie qui n'est pas forcément celle des féministes, et qui essaye d'articuler dans ses articles les enjeux féministes et écolos. Il y a évidemment Françoise d'Eaubonne, qui n'est représentative de rien en fait, parce qu'elle est tellement singulière dans son parcours en même temps qu'elle reflète une tendance transnationale, elle est influencée par divers·e·s auteur·e·s (comme Shulamith Firestone par exemple) et s'inscrit aussi dans le courant d'écriture de science-fiction (éco)féministe de l'époque… Il faut ajouter tout le milieu autour de la revue *Sorcières* et de sa fondatrice Xavière Gauthier, dans des espaces littéraires qui ont une approche plus différentialiste, où certaines écrivaines sont aussi sur le terrain écolo, comme Anne-Marie de Vilaine.
Donc le tableau est plus riche et complexe qu'en apparence, avec des personnalités très intéressantes, mais aussi certainement des femmes qui s'engagent à partir des territoires. Par contre, il est vrai qu'on ne voit pas la construction d'un vaste réseau qui serait écoféministe. Certes, des rencontres internationales ont eu lieu en France sur ces questions, mais elles n'y ont pas débouché sur quelque chose d'aussi massif qu'ailleurs. Psychépo est un des groupes qui a porté un intérêt certain pour l'écologie, en approchant les Amis de la Terre, puis ce fut la bascule en 1981. Car avec la recherche des alliances partisanes, à partir du moment où Psychépo a soutenu le PS, le groupe a tourné le dos au mouvement antinucléaire. Au moment de ce revirement, les membres du groupe prennent même position contre les féministes pacifistes, en prenant fait et cause pour la politique de Mitterrand ; elles arrêtent complètement de parler du nucléaire civil et sont pour la dissuasion nucléaire (militaire). Donc très vite, Psychépo, du moins le groupe parisien perd sa fibre écologiste.

Notre numéro sur l'Androcène cherchait à rendre visible la responsabilité des hommes en tant que classe, du patriarcat si on préfère parler comme ça, dans la destruction du vivant. Or, cette question est peu présente dans les écrits écoféministes, elle y est en filigrane mais quasi jamais centralement. J'entends bien que la collection « Sorcières » s'inscrit avant tout dans l'idée de transformation, mais dans cette optique on peut insérer une réflexion sur les masculinités et leur compatibilité avec une approche écolo de la vie : au-delà de projets de publication, est-ce qu'il y a des textes qui t'inspirent à ce sujet ?

Depuis qu'on parle d'Anthropocène, j'ai toujours transformé cette notion dans ma tête en Andropocène. Pour moi c'est une évidence, grâce à la pensée écoféministe, qu'il n'y a pas d'Anthropocène sans Andropocène ou Androcène. Après, je parle plutôt de Capitalocène, dans une

[4] De 1978 à 1981, une mobilisation populaire s'oppose victorieusement au projet d'installation d'une centrale nucléaire dans le Finistère.
[5] Journal de référence de l'écologie politique paru de 1972 à 1980 en France, sous-titré « le journal qui annonce la fin du monde ».

tradition plus marxienne que matérialiste, sur le rôle central du capitalisme… Certaines parlent d'Androcapitalocène, avec l'idée de clipper Andro- et Capitalocène. Effectivement, je pense qu'on manque de recherches pour comprendre finement les mécanismes socio-historiques et comment se met en place la reproduction de schémas, ce qu'il se passe en termes de rapports de pouvoir dans certains milieux, scientifiques notamment. Cela aiderait à comprendre comment se prennent les décisions à différentes échelles, mais aussi comment aborder le milieu climato-sceptique de manière genrée, enfin il y a plein de manières très intéressantes d'aborder cette question. La pensée écoféministe dans son ensemble a montré le lien qu'il y avait entre, d'une part, les oppressions sur les femmes et, d'autre part, l'exploitation de la nature. En fait, c'est une approche de l'« Androcène » centrée sur une lecture des mécanismes d'oppression et d'exploitation. Mais ensuite, au-delà de ce constat un peu théorique, général, les écoféministes se sont demandées comment elles pouvaient créer une autre société. C'est d'ailleurs ce qui m'intéresse très concrètement : la portée utopique de l'écoféminisme. L'idée de la collection « Sorcières », c'est quand même le plus souvent possible d'attacher de l'importance à l'imaginaire comme moteur des luttes en général. Les écoféministes elles-mêmes ont beaucoup travaillé sur l'utopie concrète, l'utopie pratique, pas simplement la fiction mais sur : qu'est-ce qu'on peut faire advenir comme société ?
Tout ça pour dire que, pour le moment, je n'ai pas prévu de publier un texte qui décrirait les mécanismes d'oppression. Sur les masculinités c'est un peu différent. Je considère que ce n'est pas mon travail éditorial, en tant que féministe, de réfléchir sur les masculinités. Je ne dis pas que ce n'est pas important, mais j'ai déjà beaucoup à faire sans inclure les réflexions autour des masculinités. Après, j'ai édité un texte sorti en décembre d'un journaliste et militant qui s'appelle Cy Lecerf Maulpoix, sur les écologies déviantes. Il écrit sur la recherche des utopies, y compris communautaires, qui ont pu exister dans les milieux gays, pour essayer de mettre en valeur des ressources déjà expérimentées. C'est quand même une façon de réfléchir à d'autres types de masculinités et aux vies queer en général. J'attends certainement qu'on me propose des textes sur une approche féministe de l'écologie et de la « nature » à partir de nouveaux angles. Par exemple, sur l'histoire de l'enfance et le rapport à la nature, qui m'intéressent beaucoup, il n'y a pas des tonnes de trucs. Tout un travail reste à faire sur la socialisation au vivant. Déjà continuer à s'attaquer à ce lieu commun : « Les femmes sont socialement construites comme plus proches de la nature, nia nia nia », qui ne tient pas dans la réalité, y compris dans les pratiques des femmes. Et aussi repenser la socialisation des garçons à la nature, des recherches restent à faire sur la question du genre dans la chasse, la pêche, et avec quel type de nature on est socialisé·e : est-ce une nature proche ? Sur toutes les activités d'extérieur, on retrouve quand même massivement les mecs, dans les loisirs, dans ces tâches et occupations qui sont en-dehors du travail salarié, tout le « travail à côté ». Pour les filles, on parle du jardin, et encore… elles sont assez peu éduquées à être dehors, en tout cas ce n'est pas une proximité d'expérience avec la nature. Et quand ce rapport de proximité existe, qui, quand, où, comment se déploie-t-il ? En fait, ce rapport des femmes à la nature est complètement fantasmé ; c'est aussi un rapport de classe, territorialisé, etc. Bref, je pense qu'on attend encore tout ce travail de description – avec des différences flagrantes entre les socialisations urbaines, rurales, etc. –, qui ne peut pas être fait par des philosophes. Or, le champ de l'écoféminisme est philosophique, pas du tout descriptif. De Carolyn Merchant jusqu'à maintenant, on n'a peu d'enquêtes empiriques, donc ça ne me semble pas opérant pour penser concrètement ce qu'il peut se passer. Le travail à faire est énorme. Parce qu'à chaque fois qu'on dit « nature », qu'est-ce que ça signifie ? On ne le détermine pas exactement. Un problème qu'on retrouve parfois aussi dans les textes matérialistes des années 1970, où en fait on ne comprend pas ce qu'on entend par « nature ». Je veux dire que ces textes nous ont évidemment permis de socialiser ce qui était pensé comme émanant du biologique, mais qu'en utilisant le terme même de « nature » sans distinguer clairement le biologique des relations au vivant ils ne sont pas un outil opérant pour penser une écologie féministe. C'est aussi ce que dit Émilie Hache quand elle parle de « jeter le bébé avec l'eau du bain » : comment penser la relation au vivant de manière féministe sans naturaliser les femmes ?
On attend des études empiriques et historiques sur les mécanismes genrés de la socialisation à la nature (au vivant, aux espaces, aux paysages…), sur le genre des luttes et des mécanismes de

réappropriation, avec des comparaisons nationales. Je pense par exemple aux différences entre les engagements en faveur de la nature chez les Françaises et les Anglaises, que Valérie Chansigaud a mis en évidence. Pour ma part, j'attends aussi avec impatience la traduction des textes anglo-saxons produits en ce moment par les minorités (autochtones, *of colors*…) aux États-Unis, mais aussi en Afrique, en Polynésie et en Asie, qui mettent le doigt sur la nécessité d'une approche décoloniale des liens femmes et natures et du rôle de la colonisation sur les processus de naturalisation (de quelle nature du coup ? en coupant de quel type de savoir ?). Je lis en ce moment un tas de textes extrêmement excitants qui permettent encore une fois de décentrer le regard et nous apportent d'autres manières de faire écologie aujourd'hui.